

Angèle Merici et Marie de l'Incarnation :

leur esprit apostolique

Introduction

Quand aujourd'hui nous pensons « apostolat », notre première réaction est d'envisager tout ce que nous pourrions faire pour annoncer Jésus-Christ, soutenir et aider le prochain, nous engager chez nous et dans les pays pauvres. Pour Angèle et Marie de l'Incarnation, il n'en était pas ainsi. Peut-être plus proches du sens étymologique du terme - « être envoyé » - elles considéraient d'abord comment Jésus-Christ, l'envoyé du Père, a sauvé le monde en s'offrant Lui-même par ses souffrances et par sa croix. Pour elles, être apôtre, c'est d'abord et avant tout entrer dans les sentiments de l'Envoyé du Père, l'Apôtre par excellence. C'est participer spirituellement par l'offrande de soi aux souffrances de Jésus-Christ, pour le salut du monde. C'est entrer dans l'esprit même du Christ, prendre sur soi ses intérêts.



Angèle, nous le savons, n'a pas fondé la Compagnie en lui donnant un apostolat précis à exercer. Mais nous trouvons dans sa manière de vivre et dans ses Ecrits un esprit apostolique évident. Marie, de son côté, a vécu un esprit apostolique profond, bien avant de voguer vers le Canada. Nous verrons dans une première partie quelques traits de cet esprit apostolique. Ensuite, nous envisagerons comment elles ont traduit cet esprit dans les faits. Enfin, nous nous attacherons à un aspect plus caractéristique de leur manière d'être apôtres, l'esprit de service, à l'exemple du Fils du Dieu, qui est « venu non pour être servi pour servir ».

1. A la suite du Christ, l'Apôtre par excellence

Angèle avait une grande dévotion à la Passion du Christ. Rappelons quelques faits significatifs : Elle s'est rendue deux fois en pèlerinage à Varallo. A la dernière chapelle, celle de l'ensevelissement du Christ, un artiste a voulu peindre Angèle en pleurs près du tombeau du Christ, tellement sa dévotion l'avait frappé. Rappelons aussi sa longue prière au Mont Calvaire, lorsqu'elle entreprit son pèlerinage à Jérusalem. A Brescia, lors de la préparation de l'Oratoire pour ses filles, elle fit peindre, derrière l'autel du Christ en croix et sur les murs, des scènes de la Passion, pour que ses filles se souviennent à quel point Il les a aimées. En outre, les allusions à la Passion du Christ et à son sang répandu sont nombreuses dans ses écrits (voir R 5,25 ; R 5,32 ; R 6,23 ; Av Prol. 20 ; Av 1,1 ; Test Prol 4,25).

Pour Marie, il s'agit de la grande expérience mystique qu'elle eut à l'âge de 21 ans, lorsqu'elle se vit tout entière plongée dans le sang du Christ, « ce sang précieux répandu pour mon salut ». Il en résulte pour tout le restant de sa vie une vue pénétrante de ce qu'est le péché,

et, en même temps, un amour immense pour Celui « qui a répandu tout son sang précieux... pour apaiser son Père et par ce moyen lui réconcilier les pécheurs ».

Voilà la source où Angèle et Marie vont puiser tout leur esprit apostolique. Angèle en donne des preuves plus particulièrement en deux endroits précis de sa Règle, dans les chapitres consacrés à la prière et au jeûne. Elle donne une intention apostolique précise à certaines périodes de l'année, où elle exhorte à pratiquer le jeûne :

- les semaines qui précèdent le Carnaval :
pour implorer miséricorde pour tant d'actions dissolues qui, en ces tems-là, sont commises par ds chrétiens, comme cela est plus que visible à tous (R 4,11).
- les trois jours qui précèdent l'Ascension :
afin d'obtenir le secours divin pour tout le peuple chrétien (R 4, 13).
- et pendant la neuvaine qui précède la Pentecôte :
en implorant cette grande promesse faite par Jésus à ses élus bien disposés (à le recevoir) (R 4, 16).

Notez la gradation ; les pécheurs, le peuple chrétien en général, les plus fervents.

C'est surtout dans le chapitre sur la prière que le sens apostolique d'Angèle éclate. Comme tous les grands mystiques, elle a un sens très vif du mal, de tout ce qui est refus de Dieu, donc du péché ; elle supplie le Seigneur d'exercer son pardon :

Daigne pardonner chacune des fautes que j'aie pu commettre jusqu'à présent... daigne aussi pardonner les péchés de mon père et de ma mère, ceux de mes parents et amis, ceux du monde entier.(R 5, 23-24).

Et dans le développement de cette même prière nous lisons :

Seigneur, prenant la place de ces pauvres créatures qui ne te connaissent pas, et ne se préoccupent pas de participer à ta Passion très sacrée, mon cœur se crève et volontiers, si je le pouvais, je répandrai mon propre sang pour ouvrir les yeux aveugles de leur esprit. (R 5, 31-34).

Angèle exprime ainsi sa grande souffrance face à ceux qui ignorent le Christ, mais aussi, face aux indifférents, pour qui Dieu est la moindre des préoccupations.

Nous trouvons des sentiments semblables dans la prière de Marie de l'Incarnation :

Je vous adore pour ceux qui ne vous adorent pas ; je vous aime pour ceux qui ne vous aiment pas ; je vous reconnais pour tous les aveugles volontaires qui, par mépris, ne vous reconnaissent pas.... Je fais en esprit le tour du monde pour chercher toutes les âmes rachetées du sang très précieux de mon divin Epoux.

Cozzano, le secrétaire d'Angèle, note que celle-ci disait que si elle avait mille vies, elle les donnerait toutes pour sauver un seul pécheur, et que celui qui était le plus pécheur était celui qui recevait d'elle le plus d'attentions et de prévenances. Il ajoutait que lorsqu'elle n'arrivait pas à le convertir, elle l'invitait à faire au moins un petit pas vers le bien. Ainsi, disait-elle, il

aurait moins à souffrir dans l'au-delà. Cette préoccupation de sauver du péché, de sauver de l'emprise des forces du mal et de Satan, était pour Angèle une conséquence directe de son amour pour le Christ Rédempteur.

Chez Marie, la vocation apostolique date de loin :

Dès mon enfance, il me semble que Dieu me disposait à la grâce que je possède maintenant, car j'avais plus d'esprit dans les pays éloignés, pour y considérer les généreuses actions de ceux qui y travaillaient et enduraient pour Jésus-Christ, que dans le lieu où j'habitais. Mon cœur se sentait uni aux âmes apostoliques d'une manière tout extraordinaire.

Cette pente s'accrut à mesure que je croissais en âge, surtout depuis que Dieu m'eut fait la grâce de m'ouvrir l'esprit dans les choses intérieures (Vie, p. 19).

Si Marie voulait entrer chez les Ursulines, c'était justement à cause de leur esprit apostolique :

Je fis souvent réflexion sur les pensées que notre Seigneur me donnait de l'utilité de cet Ordre (des Ursulines) et combien il ravit d'âmes d'entre les mains de Satan. Il m'était avis que je devais faire plus d'état de cela que de toutes les austérités des autres... que cet Ordre me serait plus propre qu'aucun autre, la conversation avec le prochain y étant encore conforme à celle que Notre Seigneur a eue ici-bas dans l'instruction des âmes... Toujours je revenais à penser aux Ursulines, ressentant en moi cette affection intérieure que j'ai de l'instruction des âmes (Vie, p. 165).

Entrée dans le monastère de Tours en 1631, elle dut attendre dix ans avant d'être envoyée auprès des élèves exercer un apostolat actif. Cependant, pendant cette longue attente, son esprit apostolique ne fit que croître, surtout après Noël de l'année 1633, lorsqu'elle vit en un songe prophétique la Vierge Marie qui l'attendait dans une terre qui lui était encore inconnue. Elle se voyait unie à l'esprit de Jésus-Christ :

C'était une émanation de l'esprit apostolique, qui n'était autre que l'esprit de Jésus-Christ, lequel s'empara de mon esprit pour qu'il n'eut plus de vie que dans le sien et par le sien, étant toute dans les intérêts de ce divin et suradmirable Maître et dans le zèle de sa gloire, afin qu'il fût connu, aimé et adoré de toutes les nations qu'il avait rachetées de son Sang précieux. Mon cœur était dans notre monastère, mais mon esprit, qui était lié à l'Esprit de Jésus, ne pouvait être enfermé. Cet esprit me portait en pensée dans les Indes, au Japon, dans l'Amérique, dans l'Orient, dans l'Occident, dans les parties du Canada et dans les Hurons, et dans toute la terre habitée. Je voyais, par une certitude intérieure, les démons triompher de ces pauvres âmes qu'ils ravissaient au domaine de Jésus-Christ.

Sur ces vues et certitudes, j'entrais en jalousie. Je n'en pouvais plus. J'embrassais toutes ces pauvres âmes... Je les présentais au Père Eternel, lui disant qu'il était temps qu'il fit justice en faveur de mon Epoux, qu'il savait bien qu'il lui avait promis toutes les nations pour héritage, et de plus, qu'il avait satisfait par son Sang pour tous les péchés des hommes (Autobiographie, pp. 960-961).

Ayant reçu par grâce un esprit apostolique si véhément, Marie de l'Incarnation ne pouvait le contenir intérieurement. Tout naturellement, il se traduisait par des actes concrets, qui étaient autant d'expressions d'amour pour Jésus Christ et pour ceux qu'Il avait sauvés par son Sang.

Avant même son entrée en religion, le souci du bien éternel de ceux qu'elle côtoyait habitait Marie. Au dire de son fils, cette préoccupation commença très tôt, alors qu'elle était une jeune épouse de 17-18 ans :

Comme sa condition (celle de Claude, son mari), l'engageait dans la fabrique et dans le trafic de la soie qui est le grand commerce du pays, il était obligé d'entretenir plusieurs ouvriers domestiques, qui travaillaient pour lui. Leur bonne Maîtresse leur donnait leurs nécessités avec autant de soin et de charité que s'ils eussent été ses propres enfants. Mais si elle avait tant de soin de leurs nécessités corporelles, elle en avait beaucoup plus de celles de leurs âmes, veillant à ce qu'ils fussent exacts à faire leurs prières et à s'acquitter de toutes les devoirs d'un bon chrétien. Elle les faisait confesser souvent, afin de conserver leurs âmes dans la pureté et dans l'innocence (Vie, p. 16).

Les ouvriers s'engageaient très tôt dans le monde du travail. Marie exerça vraisemblablement son zèle auprès de jeunes apprentis qu'elle voulait former à la vie chrétienne.

Afin de les animer davantage à la pratique des bonnes œuvres, elle allait entendre les prédicateurs, d'où retournant comme Moïse, la tête toute remplie de lumière, elle répétait à tous ceux de la maison ce qu'elle avait entendu, en y ajoutant ses propres pensées... A cet effet, elle prenait prudemment un temps commode, de crainte de rebuter le monde et que son zèle ne demeurât sans effet ; ce temps était pour l'ordinaire celui du repas. (Vie p. 16).

A partir de 1521, lorsque Marie s'est engagée au service de sa sœur et de son beau-frère, sa manière d'agir envers leurs serviteurs n'est pas autre :

L'offense faite contre cette divine bonté me touchait si fort que quelquefois, voyant une troupe d'hommes assemblés qui blasphémaient son nom ou qui disaient des paroles sales, je m'allais mettre avec eux, afin qu'ils cessassent en me voyant, puisqu'ils étaient si misérables que d'oublier celui qui est présent à tout. Cela me touchait fort de ce qu'ils se taisaient pour moi, chétive créature, et de ce qu'ils ne le faisaient pas pour Dieu. Je prenais de là occasion de leur parler de ses jugements et des peines dont il châtie le pécheur, ce qui les rendait si honteux qu'ils confessaient tout haut ce qu'ils avaient fait de mal en s'entr'accusant de leurs fautes. Quand ils étaient à table, c'était là qu'ils faisaient encore beaucoup de péchés, et moi, pour les en empêcher, j'allais manger avec eux. J'étais là toute seule avec vingt ou environ de ces bonnes gens, selon le nombre qu'ils se rencontraient venant de la campagne, auxquels, selon les occasions, je parlais de Dieu, ou quand ils n'y étaient pas disposés, je leur disais quelque chose indifférente pour les recréer, aimant mieux en tout cela me contraindre que de les voir offenser Dieu. (Vie, pp. 617-618)

2. L'Esprit apostolique, expression de l'amour

Aussi bien chez Angèle que chez Marie, nous constatons que l'esprit apostolique est stimulé par l'amour, et plus particulièrement par un amour maternel pour ceux à qui elles sont envoyées. Nous nous rappelons combien les qualités de la mère ont inspiré Angèle dans ses écrits :

Je vous supplie de bien vouloir... tenir gravées dans votre esprit et votre cœur toutes vos filles, une à une ; non seulement leurs noms, mais aussi leur condition, et leur tempérament, et leur situation et tout ce qui les concerne. Cela ne vous sera pas chose difficile si vous les embrassez avec une vive charité. On voit en effet que les mères selon la nature, quand bien même elles auraient mille fils et filles, les auraient tous totalement dans leur cœur, un à un, car c'est ainsi qu'agit le véritable amour... A plus forte raison, les mères spirituelles peuvent-elles et doivent-elles agir ainsi. (Test 1 1-8).

Marie de l'Incarnation a non seulement pratiqué ces principes instinctivement, mais dans sa prière elle porte aussi comme une mère le souci de toutes les âmes rachetées par le sang du Christ :

J'embrassais toutes ces pauvres âmes, je les tenais dans mon sein, je les présentais au Père éternel lui disant qu'il était temps qu'il fît justice en faveur de mon Epoux... et que quoiqu'il fût mort pour tous, tous ne vivaient pas et qu'il s'en fallait de toutes les âmes que je lui présentais et portais en mon sein. (Autobiographie, pp. 90-91).

Le premier apostolat confié à Marie de l'Incarnation par sa Supérieure de Tours s'exerçait auprès des Novices qu'elle enveloppait de tendresse maternelle. En voici quelques exemples pris sur le vif :

Lorsqu'elle était sous-maîtresse du Noviciat, elle prenait plaisir à souffrir les plus grands froids pour en garantir les Novices, les couvrant durant la nuit de ses couvertures et de ses habits, pendant qu'elle demeurait exposée aux rigueurs de l'hiver. (Vie, p. 548)

Dans un travail qui se faisait, une de ses Novices prit la liberté de lui dire, « Ma Mère, ce n'est pas ainsi qu'il faut faire ». A quoi cette humble Mère répartit doucement : « Mon enfant, montrez-moi donc ». Cette jeune fille eut assez de simplicité pour enseigner sa maîtresse, et la maîtresse eut assez d'humilité pour obéir à la Novice et faire le travail en la manière qu'elle lui marquait. Car, disait-elle, il importe peu qu'un travail soit fait d'une façon ou d'une autre, mais il importe beaucoup que nous soyons simples et pauvres d'esprit. (Vie, p. 611)

Envoyée auprès des pensionnaires, Marie a d'emblée frappé ses consœurs par son attitude maternelle :

Elle disait quelquefois que des ouvrages étaient bien faits, qui, au jugement des autres ne l'étaient pas, et quand on lui demandait comme elle pouvait dire cela avec vérité, puisque le contraire était visible, et qu'elle en pouvait mieux juger qu'aucune autre, elle répondait avec sa douceur ordinaire : Vous n'avez pas de charité, trouvant mal fait ce que cette personne a fait le mieux quelle a pu, n'en sachant pas davantage. Il est bien fait pour son savoir, et c'est lui donner sujet de peine que de la blâmer d'une chose qu'elle ne pouvait pas mieux faire. (Vie, p. 612).

Dans ses lettres du Québec, lorsque Marie évoque les petites indiennes, elle ne tarit pas d'éloges à leur égard, s'émerveillant des moindres progrès. Elle écrit un an après son arrivée :

La première séminariste sauvage qu'on nous donna, appelée Marie Negabmat, était si accoutumée à courir dans les bois que l'on perdait toute espérance de la retenir dans le Séminaire. Elle s'enfuit quatre jours après son arrivée, dans les bois, ayant mis en

pièces une robe que nous lui avons donnée. Son père, qui est un excellent chrétien, lui commanda de revenir au Séminaire, ce qu'elle fit. Elle n'y fut pas deux jours, qu'il y eut un changement admirable... En ce même temps, on nous donna une grande fille âgée de 17 ans, appelée Marie Amiskvian. Il ne se peut rien voir de plus souple ni de plus innocent ; ni encore de plus candide, car nous ne l'avons pas surprise une seule fois dans le mensonge, qui est une grande vertu dans les Sauvages. Cette fille nous a beaucoup aidées dans l'étude de la langue, parce qu'elle parle bien Français. (OURY, Correspondance, p. 95)

L'une d'entre elles, Agnès Chabdikuchich, était particulièrement douée :

Elle a fait de grands progrès auprès de nous, tant dans la connaissance des Mystères, que dans les bonnes œuvres, dans la science des ouvrages, à lire, à jouer de la viole et en mille autre petites adresses. Elle n'a que douze ans, et elle fit sa première Communion à Pâques, avec trois de ses compagnes. (OURY, Correspondance, p. 96)

Un petit trait très humain, frelaté par Don Claude, met encore en évidence l'amour maternel de Marie de l'Incarnation pour ses chères « sauvages » :

Un Père Jésuite, étant allé visiter les petites filles Sauvages du Séminaire, elles se plainquirent innocemment de ce qu'elles n'étaient point braves, et qu'on ne leur donnait pas de belles robes neuves comme on faisait aux filles Françaises. La nouvelle de ces plaintes ne fut donnée à notre bonne Mère que par divertissement, mais son cœur charitable et généreux ne le prit pas ainsi, car prenant aussitôt une pièce de belle serge rouge, elle tailla neuf ou dix robes, avec des mitaines de la même étoffe qu'elle leur donna, avec des chausses et des souliers neufs et elle fit elle-même la plupart de ces habits. (Vie, p. 627).

La bonté apostolique de Marie ne masque pas les réalités concrètes auxquelles elle dût faire face avec ses Sœurs :

Pendant l'espace de quatre ou cinq ans, nous fûmes dans un exercice continu de charité à l'endroit de ces pauvres Sauvages qui arrivaient ici de diverses nations, outre que nous avons plusieurs Séminaristes tant sédentaires que passagères, qui nous étaient données pour les disposer au Baptême et aux autres Sacrements. Les Sauvages sont très sales en leurs personnes, et très difficiles à supporter, tant parce que leur boucan les rend de mauvaise odeur, qu'à cause qu'ils ne se servent point de linge pour conserver la netteté ; tout cela, néanmoins, ne nous était point à dégoût, au contraire, c'était à qui dégraisserai nos chères Séminaristes, lorsqu'on nous les donnait. (Vie, p. 402).

Marie avait bien conscience que les premières qui devaient bénéficier de sa sollicitude maternelle étaient celles qui lui étaient les plus proches, ses sœurs de communauté. A l'exception des dernières semaines de sa vie, elle exerça soit la charge de supérieure, soit celle d'économe. Sa bonté délicate et maternelle envers ses Sœurs ne faisait pas défaut. Les débuts à Québec furent durs. Des Sœurs qui n'avaient aucunement l'habitude des travaux matériels, réservés pendant le Grand Siècle aux domestiques, devaient s'y mettre pour survivre : travaux de ménage, de cuisine, de boulangerie, travaux de la terre : défricher, cultiver, récolter. Marie souffre de leur imposer des fatigues supplémentaires :

Nous fûmes plus de trois ans dans ce petit logement avec de grandes gênes et incommodités selon le corps, mais très contentes et consolées selon l'esprit. Pour mon particulier, ce qui me faisait le plus de peine, était que n'ayant pu encore avoir de Sœurs

converses, parce que nous n'étions que cinq de Chœur, il nous fallait par nécessité être chargées de tout le travail extérieur, ce qui nous était extrêmement pénible à cause de nos fonctions essentielles que nous ne pouvions quitter, et surchargeait mes Sœurs jusques à des fatigues incroyables ! Je faisais bien mon possible pour les aider, mais c'était peu pour les soulager dans des travaux si rudes et si continuels. (Vie, p. 410).

3. L'esprit apostolique conduit au dépouillement et à l'amour des pauvres.

Arrivée à Québec, où tout manquait et où tout était à faire, Marie raconte à son fils la pauvreté des débuts, où la petite communauté, mal logée, fut appelée à vivre dans un grand dépouillement. Au début de leur installation, elles voyaient les étoiles par le toit et sentaient les moindres cops de vent, qui, le soir, éteignaient les bougies.

L'on nous donna une petite maison pour notre demeure... il n'y avait que deux petites chambres, dans lesquelles nous nous estimions mieux logées, y ayant avec nous les trésors que nous étions venues chercher, savoir nos chères Néophytes, que si nous eussions été dans un Louvre ou dans un Palais. Cette petite maison fut bientôt changée en un hôpital, par la maladie de la petite vérole, qui se prit aux filles Sauvages, dont il en mourut trois ou quatre. Comme nous n'avions pas encore de meubles, tous les lits étaient sur le plancher en si grand nombre, qu'il nous fallait passer par-dessus les lits des malades, et dans cette nécessité, la divine Majesté donnait une si grande ferveur et un si grand courage à mes Sœurs, qu'aucune n'avait du dégoût des maux et de la saleté des Sauvages. (Vie, pp. 400-401).

Sans hésitations, les Sœurs partageaient avec les Indiens leurs maigres ressources alimentaires et vestimentaires

La faim qu'elles ont est l'horloge qui leur fait juger de l'heure du repas, de sorte que disposant à manger pour nos séminaristes, il faut aussi prévoir pour celles qui doivent survenir. Cela se fait particulièrement l'hiver, quand les vieilles gens ne peuvent suivre les sauvages à la chasse, car si l'on n'avait soin d'eux en ce temps-là, ils mourraient de faim dans les cabanes. Dieu nous a fait la grâce de les pouvoir assister jusqu'au Printemps... Nous avons emporté des habits pour deux ans, tout a été employé dès cette année de sorte que n'ayant plus de quoi les vêtir, nous avons été obligées de leur donner une partie des nôtre., Ce nous est une singulière consolation de nous priver de tout cde qui est le plus nécessaire, pour gagner des âmes à Jésus-Christ, et nous aimerions mieux manquer de tout, que de laisser nos filles dans la saleté insupportable qu'elles apportent de leurs cabanes. Quand on nous les donne, elles sont nues comme un ver, et il faut les laver de la tête jusqu'aux pieds, à cause de la graisse dont les parents les oignent par tout le corps ; de quelque diligence qu'on fasse, et quoiqu'on les change souvent de linge et d'habits, on ne peut de longtemps les épuiser de la vermine causée par l'abondance de leurs graisses. Une Sœur emploie une partie du jour à cela. Ce n'est une consolation bien sensible que de nous ôter le pain de la bouche pour le donner à ces pauvres gens, afin de leur inspirer l'amour de Notre Seigneur et de sa sainte foi. (OURY, Correspondance, p. 97).

L'annonce de la Bonne Nouvelle est toujours accompagnée, dans l'histoire de l'Eglise, d'une sollicitude particulière pour les pauvres. Les biographes d'Angèle ne nous ont pas rapporté de cas précis, sauf peut-être à Solferino, lorsqu'Angèle était allée trouver le Prince Louis de

Castiglione afin d'intercéder pour un de ses serviteurs, tombé en disgrâce et dépouillé de tous ses biens.

Cependant, on remarque chez elle un sens démocratique appuyé : dans la Compagnie, toutes sont égales et ont les mêmes droits. Bien plus, elle demanda aux riches veuves de l'aristocratie brescienne de se mettre au service des membres de la Compagnie. Lorsqu'on parcourt la liste des votantes au premier Chapitre Général de 1537, on remarque le nom de nombreuses jeunes filles, venues à Brescia des petits villages des alentours, probablement pour y trouver du travail. Beaucoup d'entre elles s'étaient engagées comme servantes. Angèle protégeait leurs droits, leur assurait une sécurité morale et matérielle, demandant aux homes du gouvernement d'engager même un procès, si nécessaire, pour qu'elles reçoivent leur salaire. (R 11, 17).

Marie, depuis son enfance, manifestait un amour particulier pour les pauvres. Le commerce des soieries, qui avait constitué la richesse de Tours avant les Guerres de Religion, se relevait difficilement au début du 17^e siècle. Beaucoup d'entreprises avaient fait faillite, et l'on voyait d'anciens ouvriers mendier leur pain pour faire vivre leur famille ; Marie en était émue :

J'aimais tant les pauvres que c'étaient ceux-là avec qui je me plaisais le plus. Ils me faisaient tant compassion que je me fusse donnée moi-même pour eux... Je ne saurais dire combien je les aimais et le ressentiment que j'avais quand on leur refusait la charité m'était fort sensible. J'avais le même sentiment pour les malades que je servais autant que mes forces se pouvaient étendre. Je ne m'ennuyais jamais avec eux. (Vie, p. 625).

Lorsque Marie fut engagée au service de sa sœur Claude et de son beau-frère, Paul Buisson, elle se trouva encore maintes occasions d'exercer son amour des pauvres et de supplier en leur faveur :

Notre Seigneur me pressait sans cesse de lui faire des demandes. C'est que je lui parlais de tout et quand je voyais que quelqu'un avait besoin de quelque chose, je lui disais : Mon Amour, cette personne a besoin de cela, je vous prie qu'on le lui donne. Il m'exauçait et je trouvais aussitôt ce qui faisait besoin à ces pauvres. Un jour, je me sentis toute craintive, n'osant lui demander les besoins de quelques personnes. Il me dit intérieurement, « Demande, demande, ne crains point ». Cela m'assura si fort que je le pressais hardiment et il m'exauçait. L'argent de ma sœur fournissait à tout, car elle était si charitable que c'était vraiment le refuge des pauvres pour lesquels elle ne me refusait rien, ou si elle le faisait, c'était rarement. (Vie, pp. 625)626).

Au Canada, son amour pour les pauvres était signalé, particulièrement parmi les tribus indiennes. Son fils Claude en témoigne :

Pour incommode que fût son Monastère, elle ne voulait point qu'on refusât l'aumône à aucun ; et pour ne manquer aucune occasion de le faire, outre la charge des filles sauvages qui étaient entretenues dans le Séminaire, elle avait ordonné que l'on tint toujours à la cuisine de la sagamité toute prête, afin qu'aucun Sauvage ne fût renvoyé sans recevoir sa pitance, à quelque heure qu'il se présentât pour la demander. Cette charité en attirait plusieurs de l'un et l'autre sexe, dans l'assurance qu'ils avaient de trouver leur repas au Monastère des Ursulines. (Vie, p. 626).

Vers la fin de sa vie, Marie de l'Incarnation alla jusqu'à donner ses propres chaussons et chaussettes (genres de collants en laine), à une pauvre femme qui avait froid aux pieds en plein hiver. Il ne lui restait que *ses fines chaussettes de serge, qui n'étaient pas suffisantes pour la garantir des froidures excessives, surtout dans sa vieillesse et dans ses infirmités.* (Vie, p. 627).

Cet exemple touchant de la générosité de Marie nous fait entrevoir non seulement la facilité avec laquelle elle se dépouillait pour les autres, mais aussi son extrême serviabilité. Vraiment, à l'imitation de Jésus-Christ, venu sauver tous les hommes par une vie de pauvreté, mais aussi de service, elle fit passer son zèle missionnaire dans l'imitation de Celui qui était venu « non pour être servi, mais pour servir ».

4. L'esprit apostolique pousse au service.

Angèle la première avait insisté sur le service. Ne se nomme-t-elle pas « indigne servante » de Jésus-Christ » ? Elle demande aux supérieures de la Compagnie de se considérer à leur tour comme servantes des Vierges de la Compagnie :

Considérez-vous comme aides et servantes de vous filles, pensant que vous avez plus besoin de les servir qu'elles n'ont besoin d'être servies et gouvernées par vous. (Av1, 13) Apprenez de Notre Seigneur qui, pendant qu'Il était en ce monde, y fut comme un serviteur obéissant au Père éternel... et c'est pour cela qu'il dit : J'ai été au milieu de vous, non comme celui qui est servi, mais comme celui qui sert. (Av 1, 6-7).

Nous savons qu'Angèle elle-même, après la mort de ses parents, une fois accueillie à Salò chez son oncle Biancoso de Bianchi, un notaire de milieu aisé, s'adonnait davantage aux travaux des servantes que de fille de la maison. Elle raconte elle-même qu'elle passait son temps à pétrir le pain, chercher l'eau à la fontaine, faire la lessive.

Comment Marie a-t-elle vécu cette imitation du Christ serviteur ? Elle l'a vécu d'abord auprès de son beau-frère et de sa sœur : Claude était enceinte après 15 ans de mariage et la portée s'avérait difficile ; Paul Buisson, tant en étant officier d'artillerie, exerçait la profession de marchand et dirigeait une vaste entreprise de transports, occupant plus de trente ouvriers, porte-faix, charretiers, avec un nombre de voitures de transports à son compte, ainsi que 50 à 60 chevaux. De plus, ses entrepôts à proximité de la Loire favorisaient le transport par voie fluviale. Seulement, il ne savait ni lire ni écrire. C'était donc sa femme, la sœur aînée de Marie, qui tenait les comptes et les documents commerciaux Son état de santé la poussa à demander l'aide de Marie.

Or, celle-ci avait fait preuve de compétences réelles en affaires lors de la liquidation de l'entreprise de soierie de son mari, et même dans les procès qu'elle eut à affronter. Cependant, une fois arrivée chez sa sœur, Marie commença par se faire la servante de la maison, pour mieux imiter l'exemple du Christ :

Etant dans la maison de mon frère, je fus d'abord plus de trois ou quatre ans de suite plongée dans la vue des abaissements du Fils de Dieu. L'Esprit de grâce qui me conduisait me faisait cacher tous les talents naturels que Dieu avait mis en moi pour diverses affaires, pour me réduire à être cachée comme une pauvre créature qui ne savait rien et n'était capable de rien que d'être la servante des serviteurs et des

servantes de la maison. De fait, j'en faisais les actes dans les choses les plus abaissantes et les plus humiliantes et la bonté de Dieu permettait qu'on me traitât de la sorte et qu'on agit sur moi impérativement et d'une façon étonnante. Durant tout cet espace de temps, je fis toujours la cuisine, y endurant de grandes incommodités... Je faisais l'office de servante envers les serviteurs de mon frère, et quelque fois j'en avais cinq ou six de malades sur les bras. ... Il y avait en cela bien à souffrir, mais je me sentais intérieurement portée à le faire, et je connaissais en mon âme que Notre Seigneur voulait que je prisse le soin de toutes les nécessités de mes prochains, ... Bien loin que toutes ces actions me divertissent de la vue des grandeurs de cette divine Majesté, au contraire, elles m'y plongeaient encore davantage. Les pauvres et les malades étaient mes grands amis et ce qui me contentait le plus c'était de panser des plaies. Mais ma sœur me défendit de m'y plus engager à cause des contagions qui étaient grandes et aussi que mon frère en avait du dégoût, parce que c'était moi qui lui préparait son manger. (Vie, p. 629).

Au Canada, Marie se fit tout naturellement la servante de toutes, dans les grandes nécessités et pauvretés que connut la communauté. Don Claude Martin a pu recueillir le témoignage de ses Sœurs :

Elle était toujours la première levée, s'étant chargée de sonner elle-même le réveil... Elle ne manquait point de retenir ses semaines pour balayer le Monastère, laver la vaisselle, servir à table, faire la lessive, et souvent à suppléer à celles qu'elle en dispensait ou qui par incommodité ne s'en pouvaient acquitter (Vie, p. 459).

On l'avue dans les premières charges de Supérieure, d'Assistante, de Dépositaire, de Maîtresse des Novices, et dans les plus bas emplois de la lingerie, de la couturerie, de la boulangerie et autres semblables.; On l'a vue, non sans étonnement quitter jusqu'à plus de vingt fois dans une matinée ses ouvrages de peinture, étant appelée pour satisfaire aux devoirs de sa charge de Supérieure ou de Dépositaire, avec un visage toujours égal, et sans se rebuter en aucune manière, ou dire une seule parole de plainte ou de chagrin ; et elle faisait de même quand elle travaillait à ses écritures et aux autres emplois qui demandaient une particulière application. (Vie, pp. 460-461)

Elle prenait toujours pour elle ce qu'il y avait de plus pénible dans le travail. Elle veillait pour ses sœurs et travaillait durant leur repos, car elle les envoyait coucher et prenait le soin d'éteindre tous les feux, ce qui était le travail le plus pénible de la maison, parce que le froid étant extrême dans le Canada, on est obligé d'entretenir un grès grand feu avec quantité de bûches aussi grosses que des arbres entiers, et il est nécessaire de l'éteindre le soir, à cause que les bâtiments étant de bois ou de pierres revêtues de lambris, l'on serait en des dangers continuels d'embrasement. Elle s'était donc réservé ce soin, qu'elle croyait trop pénible pour les autres. (Vie p. 550).

En conclusion, après avoir contemplé quelques traits de l'esprit apostolique d'Angèle et de Marie de l'Incarnation, que pourrions-nous retenir pour nous-mêmes aujourd'hui ?

- Ces deux femmes puisaient dans leur amour pour le Christ leur courage et leur force pour des missions difficiles.

- Elles nous donnent l'exemple de joie, d'entrain, de disponibilité et de service apostoliques dans des modes de vie très différents. Chacun d'entre nous peut s'y retrouver d'une manière ou d'une autre.
- Toute leur vie se résume dans l'amour, amour de Dieu, amour des autres, un amour compréhensif, compatissant, équilibré. N'est-ce pas l'antidote à notre civilisation du « chacun pour soi » ?